

L'autorité des Écritures pour aujourd'hui (3/4) : Enjeux et perspectives

Donald Cobb, Olivier Barrucand, André Birmelé et Elisabetta Ribet



Les rendez-vous
de la **Pensée
Protestante**

La thèse de Donald Cobb
et Olivier Barrucand *
de la Faculté Jean Calvin
d'Aix-en-Provence

L'autorité de l'Écriture, 1 (Donald Cobb)

Le *Petit Larousse* définit « l'autorité » comme le « droit » ou le « pouvoir de commander, de prendre des décisions, de se faire obéir ». Le terme lui-même vient du latin *auctoritas*, lui-même dérivé d'*auctor*, l'auteur ou celui qui est à l'origine d'une chose. Ces deux points, auteur et origine, sont importants pour la question de l'autorité biblique.

Traditionnellement, l'autorité des Écritures est liée à la conviction que celles-ci ont Dieu pour auteur et furent écrites sous son impulsion. Dans la théologie classique, cette notion est inséparable de celle de l'inspiration : c'est parce que l'Écriture est inspirée – « soufflée par Dieu (*theopneustos*) » – qu'elle est « utile pour enseigner, pour convaincre, pour redresser, pour éduquer dans la justice » (2 Timo-

thée 3,16). Cependant, pour qui veut bien réfléchir, cette notion crée une réelle tension. En effet, les Écritures, aussi bien juives que chrétiennes, sont le fruit d'une production humaine, marquée par la personnalité et le travail créatif de leurs auteurs. Quand bien même tel oracle est précédé de l'affirmation « ainsi parle le Seigneur » ou « oracle de YHWH », etc., les spécificités de l'auteur humain se reconnaissent aisément : le ton des textes législatifs de la Torah est bien éloigné des louanges ou plaintes des psalmistes, le style de l'apôtre Paul tranche avec celui du quatrième évangile, celui de l'épître aux Hébreux avec celui de Jacques ou de l'Apocalypse, et ainsi de suite. Dans cette multiplicité d'auteurs, mais aussi de situations, de styles et de genres littéraires, comment définir l'autorité de l'Écriture (noter le singulier !) ?

De fait, l'autorité biblique suppose une réalité complexe. *L'inspiration* en représente bien un aspect. Mais en tentant de saisir l'Écriture à partir de ses propres affirmations et suivant sa propre logique, nous en découvrons aussi d'autres. Relevons d'abord ce que dit le texte au sujet de *l'action et de la communication de Dieu dans l'histoire humaine*.

* Donald Cobb est professeur de Nouveau Testament et de grec à la Faculté Jean Calvin d'Aix-en-Provence. Il est président de l'AFETE (l'association francophone européenne des théologiens évangéliques) et un des membres fondateurs des Rendez-vous de la Pensée Protestante. Olivier Barrucand a été étudiant à la Faculté Jean Calvin où il a fait ses études de Licence et de Master. Il travaille actuellement avec le ministère *imagoDei* qui a pour vocation de créer des ressources pour penser la foi en des termes compréhensibles pour notre société actuelle, en créant des ponts avec nos contemporains grâce à l'apologétique culturelle.

« Quels critères pour distinguer entre Parole de Dieu et parole d'homme ? » (le débat)

« Que la Bible ait autorité, on ne va même pas en parler ! L'enjeu est donc de savoir comment la Bible a autorité. »



André Birmelé parle de sa thèse écrite avec Elisabetta Ribet

André Birmelé. Pour présenter maintenant ces thèses, la chose la plus simple, c'est que vous les ayez sous les yeux. Ça ira nettement plus vite et je vais prendre une partie après l'autre. La première chose, c'est l'introduction : la distinction entre l'autorité formelle et l'autorité matérielle (ou le principe matériel). Que la Bible ait autorité ou a autorité est une affirmation que n'importe quelle personne intelligente reconnaît, peu importe dans quelle culture : c'est un ouvrage qui a tout simplement marqué l'histoire de partout. Que la Bible ait autorité, on ne va même pas en parler ! L'enjeu est donc de savoir comment la Bible a autorité et le comment de l'autorité de la Bible est automatiquement une question de l'interprétation : comment est-ce que je l'interprète ? Et ça, c'est ce que nous appelons en théologie le principe matériel.

Et j'en viens à la partie 2. Elle expose le principe matériel qui est celui auquel nous nous référons et que nous empruntons à la Réforme. C'est à ce niveau-là que je suis un partisan plus que convaincu de la Réforme du 16^e siècle. Cette interprétation n'est pas neutre. C'est un parti-pris. Il y a beaucoup d'autres interprétations possibles, je ne les mettrai jamais au même niveau que celle de la Réforme. Notons au passage que la Réforme, ce n'est pas l'arrivée des prophètes divins dans un monde perdu mais tout simplement une dimension majeure de la Renaissance. Christophe Colomb, Michel-Ange, Magellan, Érasme, Machiavel ... tout ce monde-là, c'est au même moment ! Et il y a une redécouverte, une renaissance religieuse qui intervient et ça, c'est la Réforme, marquée donc par les grands réformateurs. Je note que sur la base de la lecture, de l'exégèse biblique qui redémarrent au 16^e siècle, sur la base des textes bibliques auxquels ils ont accès, ils mettent donc en œuvre ce qu'ils appellent la distinction, la clé de l'écriture qui est la suivante. C'est celle que vous avez dans le 2.1.1 : Christ mort et ressuscité pour le salut des humains. Ce qu'on appelle couramment le *Christus pro nobis*. Voilà la lecture qui est mise en œuvre pour l'approche de l'Écriture sainte. C'est un

Les thèses et débats des Rendez-vous de la Pensée Protestante 2020 et 2021 sont publiés dans chaque numéro de *Foi&Vie* d'ici 2023 (à part le dernier numéro de 2022 qui sera consacré à l'ensemble des interventions des Rendez-vous de cette année).

En prenant sur lui notre réalité humaine – dans l'incarnation mais aussi dans sa révélation écrite – Dieu donne la preuve de son amour pour sa créature, de son attachement à ce qu'elle est et de la dignité qu'il lui confère.

(1) Les auteurs bibliques en sont d'ailleurs conscients en ce qui les concerne.

Bien que cette action se trouve au-delà de (ou *derrière*) l'Écriture, celle-ci s'y oriente néanmoins tout entière. Deux *moments* en ressortent particulièrement, comme les deux foyers d'une ellipse : d'une part, la libération d'Israël alors réduit en esclavage en Égypte et sa constitution en tant que peuple de YHWH. D'autre part, l'événement christique qui est au centre du Nouveau Testament : la vie, l'activité et la crucifixion de Jésus de Nazareth, celui-ci étant confirmé comme Fils de Dieu et Messie par sa résurrection. En même temps, les auteurs bibliques ne cherchent pas à relater ces événements comme de simples *faits bruts*. Forts de la conviction d'avoir été suscités par Dieu et d'être portés par lui, *ils les interprètent, ils en actualisent le sens et les implications concrètes pour leurs auditeurs ou lecteurs ultérieurs*. À ce double centre – l'exode et le Christ – d'autres événements et réflexions s'intègrent, montrant de façon plus détaillée comment est ce Dieu qui se fait ainsi connaître et appelant les humains à vivre la communion avec lui. C'est dans cette réalité complexe que se situe l'autorité biblique. Elle ne se réduit ni à la seule question de l'inspiration ni au simple statut de l'Écriture comme témoignage de l'action divine ou d'une rencontre avec Dieu, ni uniquement à la proximité des auteurs avec les événements relatés. Elle se tisse dans l'interconnexion et l'unité de ces différentes facettes. En dernière analyse, l'autorité de l'Écriture ne peut être séparée du *message* de l'Écriture, du Dieu qui s'y révèle et auquel elle renvoie.

La place incontestable occupée par les auteurs – *auctores* – humains exclut-elle ou limite-t-elle l'*auctoritas* des Écritures ? Certes, le caractère

humain des Écritures implique des faiblesses et une fragilité (1), fragilité qui se voit jusque dans la transmission matérielle du texte biblique. En raison de son origine à un moment donné et dans des circonstances particulières, l'Écriture s'exprime par des énoncés historiquement déterminés. À cause de cette distance historique, géographique et culturelle, les difficultés de compréhension sont réelles. Des mécompréhensions sont possibles. De plus, les perspectives bibliques ne sont souvent pas celles de l'ultra-modernité où nous vivons. Dans cette situation, parler de l'origine divine, et donc de l'autorité de l'Écriture, a-t-il encore un sens ?

Le rapprochement habituel entre, d'un côté, l'Écriture – « *Parole de Dieu et paroles d'hommes* » – et, de l'autre, le Christ, « *Parole faite chair* » (Jean 1, 14), peut faire avancer la réflexion, et ceci à deux niveaux. Premièrement, l'incarnation souligne que, dans sa relation avec son peuple et dans sa rédemption, Dieu ne méprise pas notre humanité. Au contraire, il l'épouse, la relève et l'utilise. En prenant sur lui notre réalité humaine – dans l'incarnation mais aussi dans sa révélation écrite – Dieu donne la preuve de son amour pour sa créature, de son attachement à ce qu'elle est et de la dignité qu'il lui confère. Deuxièmement, le Dieu créateur, « *Seigneur de l'univers* », n'assume pas seulement notre humanité. Il prend encore le chemin d'un Serviteur, manifestant sa force au moyen de la faiblesse. Il révèle ainsi une humilité qui dépasse notre compréhension et qui est même, de notre point de vue, illogique, déraisonnable. Mais ce chemin de « *la Parole faite chair* », qui est aussi celui de la « *Parole servante* », est elle-même

parti-pris, un parti-pris que nous, aujourd'hui en partie (en tout cas pour ma personne et pour Elisabetta) nous savons et que nous voulons consciemment être et compris comme notre parti-pris. La conséquence de cet Évangile pour les humains, vous l'avez : c'est le salut avec toutes les manières de le dire. La conséquence de cet Évangile, c'est l'insertion dans la communion des croyants (ce qu'on appelle la *koinonia*), c'est l'insertion dans la communion même qui est en Dieu, pour prendre le début de la première épître de Jean. Et c'est cette clé de lecture qui va être appliquée par la Réforme à toute lecture biblique, à toute interprétation d'un texte biblique, aussi de l'Ancien Testament. Alors on peut en débattre longtemps de la lecture de l'Ancien Testament... Sachez simplement que la Réforme n'a jamais affirmé qu'il fallait maintenant trouver Christ dans n'importe quel passage de l'Ancien Testament. La Réforme note simplement que cette histoire de l'Alliance est fondamentale. C'est ce que vous trouverez surtout dans la théologie de Calvin et qu'elle oriente vers la venue du Christ. Et la fameuse clé *Was Christus treibet* luthérienne (qu'on n'arrive pas à traduire vu que le mot *treiben* a tous les sens, c'est le *fero* latin pour ceux qui parlent latin). Chez Calvin, ce sera le *testimonium Spiritus Sancti internum*. Ceci entraîne

que la Parole, c'est le *Christus pro nobis* de l'Évangile et que c'est cet Évangile-là qui est la seule autorité, c'est la Parole avec un grand P.

La dernière partie de ce numéro 2 a pour conséquence que Christ lui-même est le *logos*, Christ lui-même est la Parole et se référer à un texte n'est pas nécessairement se référer au *logos*. Et en ce sens, la Parole de Dieu dépasse tout écrit, toute théologie, tout commentaire et aussi le texte de l'Écriture sainte.

Le point 3 : cette Parole « *a habité parmi nous, elle s'est incarnée en Jésus-Christ* ». La question est de savoir comment est-ce que nous avons accès à cette Parole avec un grand P et cette incarnation du Christ qui se perpétue. Elle se perpétue (et là, je suis très en théologie réformatrice, à la fois Luther et Calvin) : Christ qui se donne aujourd'hui aux siens dans des données créationnelles, dans un témoignage écrit (c'est à dire le texte biblique), dans le baptême, le repas du Seigneur. On peut évidemment maintenant discuter de la manière dont Christ se donne aujourd'hui à nous, mais la présence réelle du Christ advient à travers ces éléments-là. Et cette conviction qui est la nôtre, c'est que la présence

« *Et cette conviction qui est la nôtre, c'est que la présence réelle du Christ advient à travers la donnée aussi créationnelle qui est le témoignage biblique, qui est l'Écriture biblique.* »

révélation. De même que le Christ est « *l'image visible du Dieu invisible* », l'Écriture dans son humanité et sa fragilité reflète l'humilité de Dieu qui, dans tout cela, ne laisse pas d'être le Dieu tout-puissant. Aussi les *auctores* humains ne rendent-ils pas réhibitoire l'origine divine de l'Écriture. Mais ils révèlent la volonté de Dieu d'exercer son *auctoritas* en intégrant les humains à ses desseins.

Tout cela étant dit, l'Écriture n'existe pas seule. Elle est, finalement, l'instrument dans la main de l'Esprit de Dieu, qui suscite l'attachement au Christ que l'Écriture fait connaître. L'Esprit rend le message de l'Écriture *vivant*, de façon à ce qu'il prenne toute sa pertinence pour le lecteur, l'interpelle et lui parle de manière intime. L'Écriture « *n'a pas seulement été 'soufflée par Dieu' au moment où elle fut écrite ; elle 'souffle Dieu' (...). Lorsqu'on la lit, Dieu souffle à travers l'Écriture, et l'Écriture le souffle (Dieu étant son souffle même)* » (2). Cette action de l'Esprit ne crée pas l'autorité de l'Écriture mais elle permet de la recevoir. Elle s'exerce en harmonie avec le contenu de l'Écriture. Comme le souligne Calvin, l'Esprit se lie à la Parole qu'il a lui-même inspirée (3). Son œuvre ne consiste pas à donner une révélation nouvelle ou inédite mais ouvre le cœur et l'intelligence au message biblique. L'Esprit « *donne des oreilles pour entendre* » ; il conduit l'Église et le croyant dans la façon de comprendre et de mettre en application les implications de ce message pour aujourd'hui.

Concrètement, l'autorité de l'Écriture implique aussi une réception : une communauté humaine qui cherche à comprendre et à adopter ses pers-

pectives, qui s'approprie sa vision et vive de son contenu. L'Écriture suppose un peuple, une Église, non seulement pour garantir sa transmission, mais encore pour incarner son message. Lesslie Newbigin souligne qu'une des responsabilités de l'Église face à l'Écriture est « *d'habiter* » son message, d'y entrer et de se l'approprier, de comprendre sa propre existence à la lumière du message biblique, d'aligner son existence sur la trajectoire que l'Écriture lui dessine (4). Concrètement, cela veut dire se laisser interpeller, remettre en question et corriger par elle (2 Timothée 3, 16). Cela touche, entre autres, au domaine des présupposés, à la compréhension de Dieu, de l'être humain, de la création et de la réalité. Enfin, au-delà d'une *communauté* – qui risque de rester un concept abstrait et impersonnel – l'autorité de l'Écriture s'adresse plus précisément à un *nous* : cette autorité implique que nous nous laissions façonner dans nos aspirations présentes et futures par sa vision, par ses promesses et par son espérance.

L'autorité de l'Écriture, 2 (Olivier Barrucand)

Dans notre réflexion sur l'autorité de l'Écriture nous proposons au texte déjà cité de 2 Timothée 3, 16 d'ajouter une autre parole de Paul adressée aux Thessaloniens dans sa première épître. Parlant de sa prédication de l'Évangile parmi eux et de la réception qu'ils en ont eu, il déclare :

« C'est pourquoi nous rendons continuellement grâce à Dieu de ce qu'en recevant la parole de Dieu, que nous vous avons fait entendre, vous l'avez reçue, non

L'Écriture dans son humanité et sa fragilité reflète l'humilité de Dieu qui, dans tout cela, ne laisse pas d'être le Dieu tout-puissant.

(2) Herman Bavinck, *Prolegomena, Reformed Dogmatics 1*, traduction de John Bolt, Baker, 2003, p.385. La citation est de Johann Albrecht Bengel, *Gnomon*.
(3) Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, I, iv.
(4) Lesslie Newbigin, *The Gospel in a Pluralist Society*, Eerdmans-WCC Publications, 1989.

« Le lecteur et le prédicateur sont eux-mêmes inspirés parce que c'est l'œuvre de l'Esprit saint pour que cette parole avec un petit p devienne Parole avec un grand P. »



réelle du Christ advient à travers la donnée aussi créative qui est le témoignage biblique, qui est l'Écriture biblique.

Et maintenant, je vous lis quand même deux thèses qui sont centrales. C'est la 3.2 : « *Vecteur de la présence réelle du Christ, l'Écriture sainte a autorité. Cette autorité est fondamentale pour le croyant et pour l'Église* ». Et la 3.2.2 : « *L'Écriture est Parole de Dieu dans la mesure où et parce qu'elle permet à l'action salvatrice de Dieu en Christ – à l'Évangile – d'être perçue, de susciter la foi, de devenir événement et de permettre à la Parole de prendre elle-même la parole* ». Tout cela est une affaire de l'Esprit saint. C'est toute la problématique de l'inspiration, c'est le 3.3.1 : « *L'Écriture est comprise comme inspirée* ». Mais l'inspiration, c'est la révélation, le fait qu'elle renvoie à la révélation. Ceci vaut en particulier pour les auteurs des écrits bibliques. Ce qui vaut aussi pour une inspiration continue. Elle vaut aujourd'hui comme elle valait hier et elle vaudra demain. Le lecteur et le prédicateur sont eux-mêmes inspirés parce que c'est l'œuvre de l'Esprit saint pour que cette parole avec un petit p devienne Parole avec un grand P.

Et alors vous avez la démarche classique de notre approche de l'Écriture (que nous avons dans les Églises de la Réforme mais d'ailleurs aussi dans les autres traditions) : une lecture de l'Écriture s'ouvre par ce qu'on appelle une prière de collecte. Il ne s'agit pas d'argent mais il s'agit simplement de demander la présence de l'Esprit, c'est ce qu'on appelle une épiclese. Le second moment est la lecture du texte. Le troisième moment est l'anamnèse, le mémorial. On appellera ça la prédication qui a pour but d'expliquer le passage biblique, de traduire à la fois le texte et les auditeurs pour que la Parole puisse prendre la parole. Ça, c'est l'œuvre évidemment aussi du prédicateur. Mais le prédicateur « *n'a qu'une fonction de sage-femme* ». Et la conséquence de l'histoire, c'est l'action de grâce et la confession de foi de celui qui entend l'Écriture, expliquée, devenant Parole.

L'autorité particulière de l'Écriture réside alors dans le fait que l'Écriture a évidemment une autorité mais qu'elle est d'un autre type que celle de la Parole. Ça ne réside pas dans son écrit. Elle lui est conférée d'une part par l'histoire. C'est l'autorité des premiers témoins. Deuxièmement, aucune tradition ultérieure ne peut la dépasser, c'est la *norma normans*, la norme normante à

comme la parole des hommes, mais, ainsi qu'elle l'est véritablement, comme la parole de Dieu, qui agit en vous qui croyez » (1 Thessaloniens 2,13).

Ce texte parle certes de l'annonce de l'Évangile mais ce qu'il dit permet de l'associer à d'autres textes des Écritures comme Jean 10,35 ou 2 Pierre 1,21 pour nous inscrire dans une logique plus large et de là le prendre comme point de départ d'une réflexion sur les Écritures.

Sur la base de cette déclaration de l'apôtre, nous proposons d'ouvrir deux perspectives. Tout d'abord une première, que nous pourrions qualifier de situationnelle, qui déclare qu'aujourd'hui encore nous recevons les Écritures « *non comme la parole des hommes, mais, ainsi qu'elle l'est véritablement, comme la parole de Dieu* ». Nous sommes aujourd'hui en présence de discours scientifique, philosophique, archéologique, politique, sociologique qui sont acceptés comme des potentielles vérités à mettre en face du discours biblique, et d'autres textes législatifs propres à l'humanité. Et nous sommes enfin effectivement dans un monde pétri de religions diverses et variées. L'enjeu concurrentiel est grand mais la situation est-elle nouvelle ? Alors qu'il se trouvait dans la ville d'Athènes où il avait devancé ses compagnons, Paul s'est trouvé être face aux différents cultes présents dans la cité métropolitaine, il a discuté dans la synagogue avec les Juifs et les païens convertis au judaïsme, sur la place publique avec tous ceux qu'il rencontrait, engageant des débats avec des philosophes épicuriens et stoïciens.

Qu'a-t-il fait ? Anticipant lui-même ce qu'il déclarera ensuite à d'autres citoyens grecs être la position du disciple, Paul a annoncé cette « *folie de Dieu [qui] est plus sage que les hommes* » (1 Corinthiens 1,25). Comment l'a-t-il fait ? En établissant des *ponts* entre la vision du monde grecque et la vision du monde née de l'Évangile. Sa prédication n'a pas été moins incisive, son engagement n'a pas été diminué, l'exigence de changement a été annoncée à tous ; mais sans fanatisme, sans abus d'autorité, en laissant la liberté à chacun d'écouter jusqu'à un certain point et de reprendre le dialogue une autre fois, dans l'espoir constant que quelques-uns se joindraient à lui et deviendraient croyants.

Nous avons à notre tour à nous tenir dans la « *folie de Dieu* » en développant une vision du monde biblique complète sur la base de l'autorité que nous reconnaissons à l'Écriture de s'exprimer sur l'histoire, la philosophie, le langage, l'éthique, la sociologie, la science, la culture ... Au plus riche sera cette vision, au plus fructueux et possible sera notre dialogue avec notre contemporain au sein de la cité. Des ponts multiples pourront être bâtis pour nous permettre d'annoncer jusqu'à un certain point l'exigence de changement, sur la base de nos présupposés face à ceux de notre prochain.

Face à l'ignorance de ceux qu'il rencontrait à Athènes, Paul n'est pas allé puiser dans l'Ancien Testament ou dans l'histoire du ministère public de Jésus pour montrer la pertinence de sa vision. Les Écritures nous présentent toute une panoplie de thèmes qui nous instruisent des questions et des

la différence de tout ce qui advient par la suite. Et c'est ce qui conduit à la fixation du canon biblique.

On m'a demandé de dire deux mots du *sola scriptura* de la Réforme. Je reviens à l'histoire : l'Écriture est en elle-même suffisante, elle est son propre interprète et ce n'est que par elle qu'on a accès à la Parole avec un grand P. C'est ça, le *sola scriptura* de la Réforme. Et j'en arrive au *sola scriptura* actuel qui propose (c'est le 4.4) l'obligation constante d'interpréter l'Écriture. Toutes les interprétations sont possibles : vous pouvez lire ça comme un livre patriarcal, comme un livre psychanalytique ... Vous pouvez lire ça avec toutes les clés que vous voulez (il n'y a aucune clé qu'on ne devrait pas mettre en œuvre). Mais ces outils sont des outils relatifs. Deuxième chose : nous n'avons pas la possibilité de couper avec des ciseaux dans l'Écriture pour dire : « *Ça, c'est Parole de Dieu et ça, ce n'est pas avec un grand P* ». N'importe quel texte peut devenir Parole comme n'importe quel texte peut rester lettre stérile. Enfin, il y a une certaine hiérarchisation des choses.

Je termine en vous citant ce qu'un de mes enseignants qui m'a le plus marqué, Ernst Käsemann à Tübingen,

disait à propos de l'Écriture sainte. Il comparait ça à un billet doux. C'est l'époque avant les smartphones et avant les SMS : vous êtes loin de l'autre et la seule manière que vous avez pour communiquer avec l'autre, c'est donc le billet doux. Le billet doux en tant que tel, il est hyper-précieux ! ... mais il n'a jamais le dernier mot. Et si vous arrivez à montrer que votre belle a fait le mardi ce qu'elle vous écrit avoir fait le mercredi, si votre lecture historico-critique vous montre ça ... ça ne change rien au contenu. C'est le seul vecteur de l'amour dont vous disposez. Et en ce sens, l'autorité de l'Écriture est d'être vecteur d'une réalité autre à laquelle vous n'avez pas accès autrement qu'à travers ce billet doux.

Discussion

Valérie Duval-Poujol. Merci professeur. Donald Cobb, est-ce que vous voulez prendre un temps de réaction à ces thèses ?

Donald Cobb. En tant que réformé calviniste (néo-calviniste), la première chose qui m'a frappé en lisant ces thèses, c'est que je reconnaissais un air de famille ... C'est vrai qu'il y a beaucoup d'éléments qui sont partagés (peut-être plus que dans d'autres thèses) et cela

« Toutes les interprétations sont possibles : vous pouvez lire ça comme un livre patriarcal, comme un livre psychanalytique ... Vous pouvez lire ça avec toutes les clés que vous voulez (il n'y a aucune clé qu'on ne devrait pas mettre en œuvre). Mais ces outils sont des outils relatifs. »

besoins fondamentaux de l'individu dans son environnement, auxquels elles répondent de manière honnête et satisfaisante. Ces réponses pourront sembler être « scandale » et « folie » (1 Corinthiens 1,23), mais elles ont la qualité de permettre à notre prochain, parce qu'il est mis au travers d'elles non face à une parole d'hommes mais à la parole de Dieu, de s'observer comme dans un miroir et de voir son vrai visage (Jacques 1,23).

La seconde perspective que nous proposons peut être qualifiée d'existentielle et s'articule autour de la fin des paroles de l'apôtre à propos de cette parole de Dieu « *qui agit en vous qui croyez* ». Il s'agit de la réception de l'agissement de l'Écriture chez celui à qui l'Esprit a ouvert le cœur et l'intelligence au message de l'Écriture, du *façonnage* de l'Écriture.

Cette ouverture du cœur et de l'intelligence au message de l'Écriture produit en nous la « *nouvelle naissance* » dont Calvin dit qu'elle « *tend à faire apparaître dans la vie du chrétien une harmonie entre la justice divine et sa propre obéissance, une mélodie* » (5). Nous proposons de nous arrêter en complément de ce qui a été présenté par notre collègue sur deux harmoniques de cette harmonie fondamentale.

La première concerne notre expérience individuelle de la restauration de notre personne et de la joie que peuvent amener les Écritures au sein des vicissitudes de la vie. Dédicant le Psautier au roi François I^{er}, Clément Marot écrira : « *Espèce n'est point de tribulation qui n'ait ici sa consolation ; c'est un jardin plein d'herbes et racines où de tous maux*

se trouvent médecines ». Seul l'individu ou la communauté qui reçoit le texte des Écritures pour ce qu'il est pourra en faire l'expérience bienfaisante.

La seconde porte sur la dynamique de notre réponse à l'envoi missionnaire que nous avons reçu de la part du Christ. Revenons une dernière fois à l'exemple de l'apôtre Paul. Il est à Athènes en raison de l'opposition rencontrée à Thessalonique, en ayant été précédemment emprisonné à Philippes. Et pourtant il se tient au milieu de l'Aréopage pour s'adresser aux Athéniens. Il va essayer la moquerie et connaître l'indifférence mais ces outrages ajoutés aux précédents ne parviendront pas non plus à refroidir son zèle. Parce que la parole de Dieu a agi en lui qui y a cru, au point qu'il écrira à ces Corinthiens qu'il est sur le point de rencontrer après son séjour à Athènes : « *Si j'annonce l'Évangile, ce n'est pas pour moi un sujet de gloire, car la nécessité m'en est imposée, et malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile !* » (1 Corinthiens 9,16). Seul l'individu ou la communauté qui reçoit le texte des Écritures pour ce qu'il est fera l'expérience de cette impérieuse nécessité.

(5) Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, III, 6.

Dédicant le Psautier au roi François I^{er}, Clément Marot écrira : « Espèce n'est point de tribulation qui n'ait ici sa consolation ; c'est un jardin plein d'herbes et racines où de tous maux se trouvent médecines ». Seul l'individu ou la communauté qui reçoit le texte des Écritures pour ce qu'il est pourra en faire l'expérience bienfaisante.

« L'Écriture sainte rend compte de quelque chose qui a eu lieu dans le passé. Il y a un lien avec l'histoire qui est fort et ça me paraît un point de convergence important. »



donne la possibilité d'une discussion et d'un dialogue intéressant. Par où commencer ? Peut-être par les points où réellement je me suis retrouvé en phase avec ce qui a été dit. Et là, je vais simplement répéter plusieurs choses qu'André Birmelé vient de dire. Quand il place l'accent sur l'Écriture comme témoignage apostolique du Christ (je me retrouve tout à fait à l'aise avec cela). En faisant cela, on place l'événement christique dans une situation historiquement déterminée, historiquement circonscrite, en tout cas pour ce qui est du Nouveau Testament. Et cela souligne que l'Écriture sainte rend compte de quelque chose qui a eu lieu dans le passé. Il y a un lien avec l'histoire qui est fort et ça me paraît un point de convergence important.

Je me sens également à l'aise avec la plupart des affirmations du point 4.2 sur le caractère de l'Écriture comme témoignage historique et donc *norma normans* (la norme qui norme). Mais aussi (et ce serait intéressant peut-être de développer cela) pour ce qui est du caractère intrinsèquement canonique des Écritures (si je comprends bien ce qui est dit dans les thèses). Il me semble que nos deux thèses convergent sur le statut des Écritures qui s'impose de lui-même et qui n'est pas conféré par une instance externe.

Il y a évidemment le point commun aussi entre nos deux thèses qui est l'action de l'Esprit comme lien entre la Parole et le lecteur, ce trait d'union qui est tout à fait fondamental.

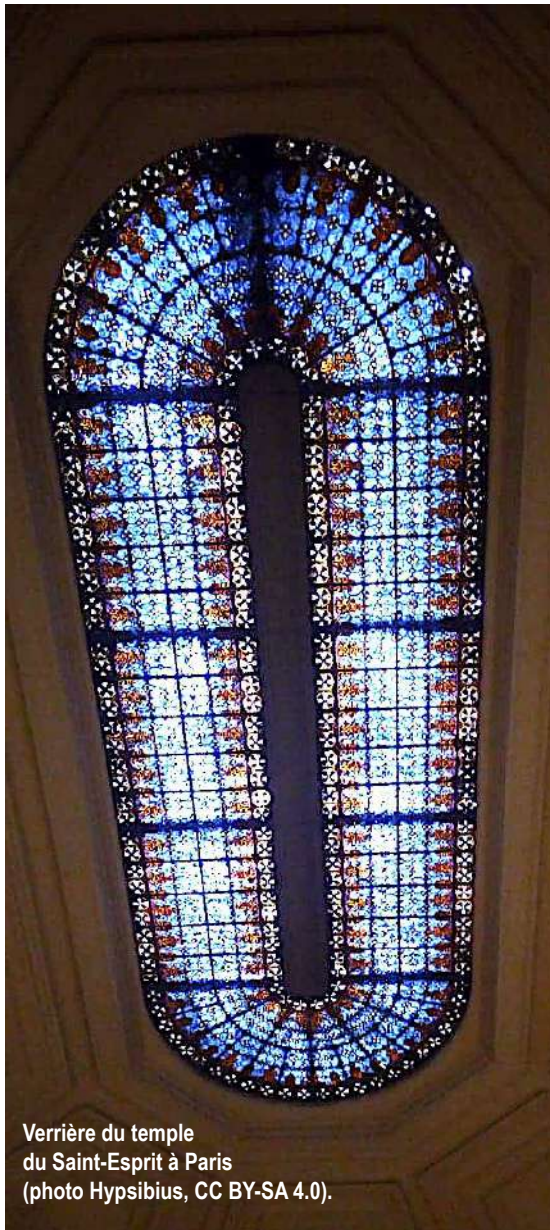
J'ai trouvé, en fin de thèse, un détail un peu inattendu mais intéressant : l'idée de mettre les attributs de l'Écriture en lien avec les *notae* de l'Église : l'Écriture qui est une, sainte, catholique et apostolique. J'ai trouvé cela très intéressant. Je ne l'ai pas vu ailleurs et ce serait sans doute à creuser en ne mettant pas seulement en parallèle ces attributs décernés à l'Écriture et les *notae* de l'Église, mais en voyant quelles sont les implications pour l'une et pour l'autre.

Donc beaucoup de choses en commun, beaucoup de choses que je pouvais reprendre et auxquelles je pouvais adhérer sans trop d'hésitations.

Ceci dit, en lisant les thèses, je me suis aussi rendu compte de nos différentes traditions qui donnent aussi des points de départ différents. C'est vrai que dans la perspective luthérienne, on va aller très directement, très rapidement vers le Christ (le christocentrisme), ce

* André Birmelé est professeur émérite de théologie systématique de la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg, chercheur au Centre d'études œcuméniques de la Fédération luthérienne mondiale. Elisabetta Ribet est pasteure de l'Église vaudoise d'Italie au service de l'UEPAL où elle collabore à la formation initiale des pasteurs et chargée de cours à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg.

Cette clé – l'Évangile – est la référence dernière pour toute lecture et à toute interprétation des Écritures. Les réformateurs l'appliquent à tous les écrits non seulement du Nouveau Testament mais aussi de l'Ancien Testament (...).



Verrière du temple du Saint-Esprit à Paris (photo Hysibius, CC BY-SA 4.0).

La thèse d'André Birmelé et Elisabetta Ribet * de la Faculté de théologie protestante de Strasbourg

1. L'enjeu d'une réflexion sur l'autorité des Écritures

1.1. Que la Bible fasse autorité (principe formel) est une donnée acquise non seulement en monde chrétien mais aussi par-delà dans tous les milieux religieux voire culturels. L'enjeu de la problématique est, en théologie chrétienne, le *comment* de cette autorité (principe matériel).

1.2. Ce *comment* fait débat entre les familles chrétiennes. Il relève de la clé de lecture mise en œuvre par les Églises, les théologiens et les croyants eux-mêmes.

2. La clé de lecture de la Réforme protestante

2.1. Une étude approfondie des Écritures (importance de l'exégèse !) a conduit la Réforme protestante du 16^e siècle à affirmer que l'Évangile est le centre de l'Écriture.

2.1.1. Cet Évangile (avec un É majuscule et non un type d'écrit) est Christ, mort et ressuscité pour le salut des humains (*Christus pro nobis*).

2.1.2. Cet Évangile est la dynamique qui lie Dieu aux croyants, l'advenue de Dieu dans la

qui est présent dans la tradition calviniste aussi mais je ne suis pas certain que Calvin parlerait ou parle à un endroit du Christ comme étant le centre des Écritures. L'expression elle-même n'est en tout cas pas présente dans *l'Institution chrétienne*. Il y a chez Calvin beaucoup plus une idée de globalité où on va prendre les Écritures comme un tout et du coup, cela induit une démarche plus progressive, avec une accentuation plus profilée sur la trame narrative, ou historique, de l'Écriture. Et je me suis posé la question : est-ce qu'en prenant ces deux points de départ, on ne va pas mettre l'accent finalement sur des choses complémentaires mais différentes ? En reconnaissant en Christ le centre de l'Écriture – le Christ qui est venu, qui s'est fait chair mais qui est également présent dans l'Église aujourd'hui, qui nous parle à travers l'Écriture et la prédication –, est-ce qu'on ne va pas insister davantage là sur l'aspect existentiel ? La rencontre, le Christ qui vient à nous ? ... Tandis que dans la démarche calviniste, peut-être plus chronologique aussi avec cette trame historique, est-ce qu'on ne va pas arriver à quelque chose de plus cognitif ? Et là, le Christ ne sera peut-être pas le centre mais sera en tout cas le point culminant de l'Écriture. Et l'aspect de la connaissance va être davantage mis en avant. C'est

une question que je me pose et ça serait intéressant de revenir là-dessus.

Par ailleurs, j'ai un peu fait le relevé des différentes façons de décrire la Parole : il y a une largesse que je trouve très intéressante. André identifie l'Évangile, comme il a fait il y a quelques instants, avec la Parole de Dieu qu'il va ensuite identifier avec le Christ lui-même. Un peu plus loin, il dit que cette Parole est l'être même de Dieu. Ensuite il met cet être de Dieu avec l'amour. D'ailleurs, je me suis posé la question : est-ce qu'on pourrait identifier l'Évangile avec l'amour de Dieu (ou avec le Dieu-amour) ? Les affirmations vont un peu dans ce sens. Vous dites encore que l'Évangile est l'action salvatrice de Dieu en Christ. Mais je me pose la question : avec une telle largesse, l'Évangile ne devient-il pas quelque chose de tellement expansif que finalement, on a du mal à le définir précisément ? Alors que, me semble-t-il, dans le Nouveau Testament, l'Évangile est l'annonce de ce qu'est le Christ, de ce qu'il a fait ... mais cela implique des limites à la définition, même s'il y a des conséquences, des ramifications multiples à cet Évangile.

Un peu dans le même sens, si on dit que toute parole d'Écriture peut laisser advenir la Parole, n'y a-t-il pas le

« Et je me pose la question : avec une telle largesse, est-ce que l'Évangile ne devient pas quelque chose de tellement expansif que finalement, on a du mal à le définir précisément ? »

vie croyante. Par lui Christ habite en l'humain, le croyant est inséré dans la communion avec lui (Galates 2,20)

2.1.3. Les conséquences de cet Évangile pour l'humain sont rendues, dans le témoignage biblique, par des notions diverses (justification par la foi, nouvelle naissance, être en Christ, etc.) qui témoignent toutes, chacune à sa manière, d'une même réalité.

2.1.4. Cet Évangile insère le chrétien dans la communion de l'ensemble des croyants, l'Église. Il fonde et maintient l'Église (la notion de *koinonia* dans le Nouveau Testament, par exemple Actes 2, 42s.). Cette insertion est insertion en Dieu Trinité qui est, en lui-même, cette communion (1 Jean 1,1-4).

2.1.5. Cette clé – l'Évangile – est la référence dernière pour toute lecture et à toute interprétation des Écritures. Les réformateurs l'appliquent à tous les écrits non seulement du Nouveau Testament mais aussi de l'Ancien Testament qui est ainsi lu dans une perspective christologique. (*Was Christus treibet* – Luther ; *testimonium spiritus sancti internum* – Calvin). Cette manière de lire l'Ancien Testament est aujourd'hui débattue.

2.2. L'Évangile est la Parole de Dieu (avec un P majuscule). Cette Parole est dernière et non dépassable.

2.2.1. Cette Parole est la seule autorité. Elle est celle du Dieu Trinité, son auteur (sens étymologique de *autorité*).

2.2.2. Cette Parole est performative. Elle opère ce qu'elle dit. Elle crée des situations nouvelles qui vont de la création (Genèse 1) à l'œuvre salvatrice

en Christ, de l'Église (*creatura verbi divini*) à l'advenue dernière du Royaume. Elle porte et dynamise le témoignage des croyants partout en ce monde où Dieu demande la parole.

2.3. Jésus-Christ lui-même est la Parole (prologue de Jean et l'ensemble de la littérature johannique).

2.3.1. Se référer à la Parole de Dieu ne signifie pas se référer à un texte, même si ce dernier lui rend un témoignage décisif et est, non sans raisons, appelé parole de Dieu. La Parole de Dieu dépasse tout écrit, toute théologie, toute idéologie et tout commentaire d'interprètes de textes bibliques.

2.3.2. La Parole est, tout comme l'amour, l'être même de Dieu. Parole et Amour ne sont pas des qualités de Dieu. Elles expriment et caractérisent l'être même de Dieu.

2.3.3. C'est seulement sur cet arrière-fond que l'on peut parler de l'autorité de l'Écriture Sainte.

3. La Parole de Dieu et l'Écriture Sainte

3.1. La Parole a été faite chair et elle a habité parmi nous. Elle s'est incarnée en Jésus-Christ.

3.1.1. Malgré son absence physique, Christ demeure réellement présent. Son incarnation se perpétue. Christ se donne aux siens et les englobe dans la grâce de Dieu. Sa présence réelle se lie à des données créationnelles, au texte écrit qui porte la parole prêchée, le baptême et le repas du Seigneur. C'est à travers ces données que la Parole advient et devient dynamique de la vie des croyants.

3.1.2. C'est là la conviction de la première communauté chrétienne et de l'Église à travers les âges qui vit de cette certitude et en fait l'expérience.

2.3.2. La Parole est, tout comme l'amour, l'être même de Dieu. Parole et Amour ne sont pas des qualités de Dieu. Elles expriment et caractérisent l'être même de Dieu.

2.3.3. C'est seulement sur cet arrière-fond que l'on peut parler de l'autorité de l'Écriture Sainte.

« En ce sens-là, l'Écriture est le véhicule et non la finalité de nos démarches. Que ce soit de nos démarches de théologiens ou de nos démarches simplement de chrétiens. »

danger finalement d'embarquer une parole de l'Écriture dans un sens qu'elle-même n'a pas intrinsèquement ? Est-ce qu'il n'y a pas le risque de faire dire à l'Écriture (ou à un texte de l'Écriture) quelque chose que ce texte n'a pas dit ?

Une dernière question, qui est un peu une question de compréhension : en parlant de l'Écriture, vous dites que puisqu'elle est vecteur, véhicule de la Parole, elle est « comprise comme étant inspirée ». Mais je sens beaucoup d'hésitation dans cette affirmation. Je comprends à votre affirmation que l'Écriture est inspirée en ce sens où elle atteste l'œuvre de Dieu en Christ, ou en ce sens où ses auteurs ont fait cette expérience de la Parole et se sont mis à écrire. Elle est encore inspirée en ce sens où les lecteurs ultérieurs peuvent être touchés de la même façon par cette Parole. Mais à ce moment-là, est-ce qu'on parle réellement de l'inspiration des Écritures ? Ou ne vaudrait-il pas mieux dire plus franchement : l'Écriture n'est pas inspirée, ce sont les auteurs ou les lecteurs mais pas le texte lui-même. Je me demande si cette hésitation ne gagnerait pas à être affirmée plus clairement : non, l'Écriture n'est pas inspirée en elle-même. Moi, évidemment, je ne pourrais pas souscrire à

une telle affirmation mais elle aurait le mérite d'être plus claire.

Je retiens en tout cas deux choses personnellement dans ces thèses. D'une part, du fait que l'Écriture est aussi là pour provoquer cette rencontre avec la Parole, il y a nécessairement quelque chose dans l'Écriture qui nous dépasse et nous renvoie à une réalité qu'on ne pourra jamais totalement saisir. Et là, pour le coup, ce qui a été partagé durant le moment musical rend bien compte de cet ineffable, de cet indicible qui est bien souligné dans les thèses. En ce sens-là, l'Écriture est le véhicule et non la finalité de nos démarches. Que ce soit de nos démarches de théologiens ou de nos démarches simplement de chrétiens. Elle est un outil ; elle est un véhicule irremplaçable, indépassable dans l'histoire présente mais elle n'est pas la finalité de notre démarche, la finalité de notre démarche se trouve ailleurs.

La deuxième chose que je retiens est ce rappel, comme vous l'avez bien souligné, du danger de nous servir des affirmations bibliques comme autant d'armes idéologiques. L'Écriture – que personnellement j'oserais dire inspirée – peut (y compris et peut-être même surtout



3.2.2. L'Écriture est Parole de Dieu dans la mesure où et parce qu'elle permet à l'action salvatrice de Dieu en Christ, – à l'Évangile – d'être perçue, de susciter la foi, de devenir événement et de permettre à la Parole de prendre elle-même la parole.

3.1.3. Cette conviction a provoqué et provoque des débats sur le rapport entre prédication et sacrement (pour Augustin, la lecture de l'Écriture et la prédication sont la Parole audible à laquelle il convient d'ajouter la Parole visible du baptême et du Repas du Seigneur). Cette conviction pose aussi la question d'autres manières du Christ d'être présent en ce monde et du critère de la reconnaissance de cette présence. Mais ce n'est pas ici notre sujet. Nous nous limitons donc à la présence réelle du Christ dans le témoignage et la proclamation de la parole de l'Écriture.

3.2. Vecteur de la présence réelle du Christ, l'Écriture Sainte a autorité. Cette autorité est fondamentale pour le croyant et pour toute l'Église.

3.2.1. L'Écriture a sa source dans la Parole. Son autorité découle de celle de la Parole à laquelle elle rend le témoignage décisif qui a permis et permet la vie de chaque croyant et de la communauté qu'est l'Église.

3.2.2. L'Écriture est Parole de Dieu dans la mesure où et parce qu'elle permet à l'action salvatrice de Dieu en Christ, – à l'Évangile – d'être perçue, de susciter la foi, de devenir événement et de permettre à la Parole de prendre elle-même la parole.

3.3. Le lien entre la Parole et la parole de l'Écriture Sainte est l'œuvre du Saint Esprit, de Dieu lui-même.

3.3.1. Par l'Écriture le Saint Esprit atteste l'œuvre de Dieu en Jésus-Christ. Ainsi l'Écriture est comprise comme étant inspirée. Le contenu de cette inspiration est celui de la révélation. L'inspiration donne au croyant la certitude de l'authenticité du témoignage biblique.

3.3.2. Elle vaut pour les auteurs des écrits bibliques, qui ont été guidés par l'Esprit. Ils sont, dans et par leurs histoires particulières les témoins privilégiés de la révélation de Dieu en Jésus-Christ.

3.3.3. Cette inspiration est continue. Elle vaut aujourd'hui comme elle valait hier et vaudra demain. Le lecteur et le prédicateur le sont à leur tour pour recevoir, proclamer et vivre la Parole.

3.4. Cette œuvre du Saint Esprit détermine ainsi la manière dont intervient la lecture et la prédication d'un texte biblique.

3.4.1. La lecture biblique s'ouvre par une prière d'invocation de l'Esprit Saint (prière d'illumination – épiclese) pour qu'il nous fasse par la parole accéder à la Parole.

3.4.2. Un second moment est la lecture du texte biblique.

3.4.3. Un troisième moment est l'anamnèse (mémorial), le moment de prédication qui a pour but d'expliquer le passage biblique, de traduire à la fois le texte et les auditeurs afin qu'à travers ce texte biblique, la Parole puisse prendre la parole.

3.4.4. Le reste est l'œuvre de l'Esprit Saint (et non du prédicateur qui n'a qu'une fonction de *sage-femme*).

3.4.5. La réponse de la communauté croyante est la confession de foi et la prière d'action de grâce.

4. L'autorité particulière de l'Écriture Sainte

4.1. Affirmer que l'Écriture rend témoignage à la Parole, sans être pour autant directement cette dernière, n'est pas une relativisation de l'Écriture et de son autorité.

pour ceux qui tiennent à son caractère inspiré) devenir cette arme idéologique pour justifier nos positions. Même un texte comme Jean 3,16, comme vous l'avez dit, peut devenir idéologie stérile. Il est important de nous le rappeler parce que, comme vous l'avez dit tout à l'heure, si toutes ces approches et perspectives peuvent être utilisées pour miner la richesse des Écritures, elles peuvent aussi devenir des idéologies.

Valérie Duval-Poujol. On a un temps maintenant pour répondre à ces questions. Vous avez entendu qu'il y avait des questions qui sont aussi des contestations ou des questions qui sont des clarifications. Et merci d'avoir osé prononcer le gros mot d'inspiration (on l'attendait !). Ça y est, il est mis sur la table. À vous, M. Birmelé, de répondre dans l'ordre que vous voulez à ces questions-là.

André Birmelé. Je les reprends toutes brièvement.

La première chose, c'est l'histoire. Évidemment qu'il y a un moment d'histoire qui est décisif. On peut commencer avec Abraham et terminer à la Pentecôte. Mais il y a

une particularité ou un moment encore plus important que d'autres : c'est la vie du Christ, sa mort, sa résurrection pour nous. Je veux précisément vous montrer que par l'Écriture, cette histoire-là devient mon histoire. Qu'est-ce que je fais dans une prédication ? Je te dis à toi, auditeur, dans cette parabole, c'est toi qui as sa place. Donc toute la dimension histoire ne se réduit pas à quelques années, non ! C'est mon histoire qui est dans cette histoire. Et quand je célèbre un repas du Seigneur, je participe à ce repas du jeudi soir. Et je crois que c'est cette dimension trans-historique qui est importante.

Deuxième chose, c'est toute la problématique de l'Esprit saint, le lien entre Écriture et lecteur ou celui qui reçoit. Moi, je me méfie comme de la peste du subjectivisme des gens qui me disent : « *Qu'est-ce que l'Écriture me dit ?* ». Je trouve ça extrêmement dangereux : parce que selon mon état d'âme, elle dira un peu n'importe quoi le cas échéant. Ce qui est important, c'est que l'Écriture, la parole écrite devient par l'Esprit saint Parole avec un grand P (ça, c'est une donnée pour moi objective). À moi de la recevoir dans la foi. Mais ce n'est pas le fait que moi je la reçoive dans la foi qui entraîne que l'Esprit saint fasse de cette parole une Parole avec un grand P.

« Qu'est-ce que je fais dans une prédication ? Je te dis à toi, auditeur, dans cette parabole, c'est toi qui as sa place. Donc toute la dimension histoire ne se réduit pas à quelques années, non ! C'est mon histoire qui est dans cette histoire »

4.1.1. L'autorité de l'Écriture est à affirmer même si elle est à distinguer de l'autorité de la Parole.

4.1.2. Elle n'est pas celle d'un écrit mais réside dans le fait que, sans elle, nous n'aurions pas, en ce temps, accès à l'Évangile, à la Parole, donc au Christ.

4.2. L'autorité particulière de l'Écriture lui est aussi conférée par son histoire

4.2.1. L'Écriture Sainte est la prédication des premiers chrétiens, de ceux qui ont connu Christ et vécu avec lui, le témoignage des apôtres (même s'il est, selon les exégètes, douteux qu'un des auteurs bibliques du Nouveau Testament ait été un témoin direct). Elle est le premier élément de la Tradition chrétienne.

4.2.2. Expression de la première tradition chrétienne, elle dépasse toute tradition ultérieure. Elle est la *norma normans* à la différence de toutes les évolutions ultérieures qui sont des *norma normata*.

4.2.3. Cette autorité particulière a conduit à la fixation du canon biblique dans l'Église des premiers siècles. Par la force du Saint Esprit, des écrits de référence se sont imposés à l'Église. Cette dernière n'a fait que recevoir ce qui était, dans toutes les communautés, perçu comme la parole porteuse de la Parole.

4.2.4. La question de la limite du canon a toujours été vivement débattue par la suite. Elle porte sur les apocryphes de l'Ancien Testament mais va bien au-delà. Qu'en est-il par exemple de la confession de foi de Nicée-Constantinople et des décisions christologiques de Chalcedoine dont, pour bien des Églises, l'autorité est du même ordre que celle du canon biblique ?

4.3. La Réforme du 16^e siècle insiste sur le *sola scriptura*, l'Écriture seule. Ce faisant elle ne confond pas l'Écriture avec la Parole, l'Évangile du Christ. Son intention est triple :

4.3.1. C'est par l'Écriture Sainte, et seulement par elle, que nous avons accès à l'Évangile auquel elle rend témoignage.

4.3.2. L'Écriture est suffisante. Tout rajout, et en particulier les dogmes et autres compléments dont l'Église de l'époque affirmait le caractère indispensable au salut, est à rejeter.

4.3.3. L'Écriture est son propre interprète. Aucune interprétation ultérieure ne saurait être définitivement normative. S'interprétant elle-même, même ses passages les plus obscurs obtiennent leur sens à la lumière d'autres passages de l'Écriture.

4.4. Affirmer le *sola scriptura* ne signifie pas pour autant prétendre l'infaillibilité de chaque mot voire de chaque lettre. L'Écriture est aussi témoignage humain rendu à la Parole.

4.4.1. Le *sola scriptura* inclut l'obligation de l'interprétation constante de l'Écriture. Cette tâche n'est jamais achevée. Il s'agit de la recherche constante du *kerygme* sans que ce dernier puisse être fixé sur un point ou une donnée particulière. Dans cette recherche, tous les outils sont à mettre en œuvre sans qu'aucune méthode exégétique ne puisse prétendre avoir le dernier mot (y compris l'exégèse historico-critique).

4.4.2. L'insistance sur la dimension aussi humaine de l'Écriture ne signifie pas que l'on pourrait, à l'aide de ciseaux, séparer dans l'Écriture ce qui relève d'une parole humaine de ce qui est la Parole. Même le passage le plus obscur voire une

4.4.2. L'insistance sur la dimension aussi humaine de l'Écriture ne signifie pas que l'on pourrait, à l'aide de ciseaux, séparer dans l'Écriture ce qui relève d'une parole humaine de ce qui est la Parole. Même le passage le plus obscur voire une affirmation très contextuelle (par exemple 2 Timothée 4,13) peut, par l'Esprit Saint, devenir porteur de la Parole, Évangile. Inversement, une parole apparemment claire (par exemple Jean 3,16) peut devenir idéologie stérile lorsqu'elle est sortie de son contexte et fausseté absolutisée.

« Je suis sidéré par le fait qu'une petite phrase écrite à une petite communauté de Galatie devienne tout à coup pour le monde entier et pour tous les temps une référence. »



Enfin les attributs de l'Église, je ne les ai pas détaillés ... C'était évidemment très volontaire de les mettre à la fin. C'est pour vous dire que toute lecture biblique, toute advenue de la Parole avec un grand P advient finalement en Église (Église dans la communion des croyants, la communauté des saints). C'est pour ça que je vous le répète, heureusement que la Bible est une mais diverse. Deuxièmement, elle est sainte. Mon grand avantage sur les catholiques est que je n'ai plus à entrer dans un processus de béatification parce que je suis déjà saint (*rire*). Paul écrit « *aux saints de Corinthe* » ou « *aux saints qui sont à Rome* ». En ce sens, l'Écriture n'est pas sans faute, elle est sainte, tout simplement parce qu'elle rappelle, elle ramène à la Parole de Dieu. Ce qui me semble encore plus fabuleux, c'est là catholicité. Dès qu'on entend le mot catholique, en protestantisme, on fait des boutons ... N'en faites pas ! Ça n'en vaut pas la peine ... Catholicité, ça signifie tout simplement dimension universelle. Je suis sidéré par le fait qu'une petite phrase écrite à une petite communauté de Galatie devienne tout à coup pour le monde entier et pour tous les temps une référence. C'est ça, la catholicité ! J'aime bien mettre les attributs de l'Église, les utiliser. D'ailleurs, les attributs de l'Église, c'est le symbole de Nicée-Constantinople.

Pour les questions plus critiques ...

Le christocentrisme : on ne va pas faire un débat sur Calvin mais j'aimerais bien relire avec vous le livre IV de *l'Institution de la religion chrétienne* (c'est l'édition de 1559-1560, celle où il y a la grande explication ecclésiologique, la dernière version). Vous prenez les premiers chapitres et vous trouvez *expressis verbis* l'affirmation que c'est le Christ qui est le centre de l'Écriture et qui donne sens au texte biblique. Par ailleurs vous trouvez encore des choses bien plus graves qu'il faudrait peut-être aussi discuter ici : quand Calvin dit que l'Église est la mère de tous les croyants. Et qu'on ne peut pas avoir Dieu comme père si on n'a pas l'Église comme mère ! Ce sont les fameuses affirmations et c'est dans cette foulée que Calvin dira dans son ecclésiologie : comment est-ce que l'Église est ma mère ? Parce qu'elle m'enseigne le Christ et parce qu'elle m'ouvre à l'Écriture. On ne va pas faire la théologie du 20^e siècle, mais c'est ce qu'on va reprocher à Karl Barth, le réformateur qui a redécouvert très largement Calvin. Congar et beaucoup d'autres diront : « *Christomonisme ! c'est un christocentrisme inacceptable pour nous catholiques ...* »

Le billet contient et transmet l'intégralité de l'amour liant ces deux personnes, il est essentiel et précieux. Il a autorité. Il ne saurait cependant être confondu avec l'amour qu'il véhicule. Il renvoie à une dimension qui va au-delà de cet écrit, à l'amour qui dépasse toute missive mais qui, dans le cas concret, ne saurait se passer de ce témoignage écrit.

affirmation très contextuelle (par exemple 2 Timothée 4,13) peut, par l'Esprit Saint, devenir porteur de la Parole, Évangile. Inversement, une parole apparemment claire (par exemple Jean 3,16) peut devenir idéologie stérile lorsqu'elle est sortie de son contexte et faussement absolutisée.

4.4.3. Le *sola scriptura* n'interdit pas une certaine hiérarchisation des affirmations bibliques. Selon le lieu, le moment et le contexte, la prédication de certains passages est plus appropriée que la mise en avant d'autres passages. (cf. Luther qui considérait l'épître de Jacques comme étant de paille, Calvin qui ne pouvait donner sens à l'apocalypse de Jean ...).

4.4.4. Distinguer ce qui relève du contexte de l'Évangile intangible est une tâche constante et délicate pour tout prédicateur, tout exégète et finalement tout lecteur de l'Écriture. Ceci vaut en particulier pour les affirmations éthiques que certains comprennent comme avant tout contextuelles, d'autres comme étant d'intangibles affirmations de l'Évangile.

4.5. Pour expliquer à ses étudiants la distinction entre Parole de Dieu et Écriture Sainte, Ernst Käsemann (1906-1998), théologien et professeur d'exégèse à Tübingen, utilisait l'image du billet doux que deux amoureux, momentanément éloignés l'un de l'autre, échangent. Le billet contient et transmet l'intégralité de l'amour liant ces deux personnes, il est essentiel et précieux. Il a autorité. Il ne saurait cependant être confondu avec l'amour qu'il véhicule. Il renvoie à une dimension qui va au-delà de cet écrit, à l'amour qui dépasse toute missive mais

qui, dans le cas concret, ne saurait se passer de ce témoignage écrit.

5. L'Écriture est une, sainte, catholique et apostolique

Ces marques, généralement appliquées à l'Église, peuvent aussi valoir pour l'Écriture. Elles expriment et résument son autorité.

5.1. L'Écriture est une. Unité ne signifie pas uniformité. Les accents placés par les différents écrits bibliques diffèrent. Mais ils rendent tous, dans une diversité riche et aussi légitime car témoignant de l'advenue de la même Parole.

5.2. L'Écriture est sainte. Sa sainteté lui est donnée par Dieu qui choisit de faire de ces écrits le support de sa Parole. Sainteté ne signifie pas inerrance ou indéfectibilité. Malgré les différences des témoignages voire certaines incohérences, l'Écriture est une parole sainte car vecteur de la Parole de Dieu.

5.3. L'Écriture est catholique. Elle vaut pour toute l'Église en tous les temps et en tous lieux. La catholicité réside dans le fait qu'une parole un jour adressée à une communauté particulière (par exemple en Galatie ou à Éphèse) soit aujourd'hui, par l'action du Saint Esprit, devenue la référence de tous.

5.4. L'Écriture est apostolique. Elle l'est car elle est le témoignage des apôtres, des disciples qui ont connu Christ et dont le témoignage est de ce fait non dépassable.

La conception de Dieu : je ne m'y suis pas arrêté. Donc : Évangile, Parole, Christ. En fait, j'aimerais bien qu'on ait un jour une rencontre de ce type où on parle de qui est Dieu ! Contrairement à ce qu'on dit, Dieu dans l'Écriture, ce n'est pas (et encore moins dans le Nouveau Testament) le tout-puissant, celui qui sait tout, celui qui est au-delà de tout, celui qui est immuable et toutes ces choses-là qui relèvent de la métaphysique. Je suis désolé, là aussi on va prendre des textes bibliques dans l'Ancien Testament : Dieu est le Dieu de l'alliance, c'est le Dieu qui est en route avec son peuple. Dans le Nouveau Testament, les deux seules définitions que vous trouvez de Dieu, c'est *logos* et *agapè*. Et ça, c'est très johannique. Vous en voulez une autre, vous voulez être plus paulinien ? Alors vous prenez 1 Corinthiens 1,17 : « *Nous, nous avons un dieu crucifié, scandale pour ceux qui nous regardent de l'extérieur, folie ...* ». Vous pourriez prendre beaucoup d'autres passages, les deux (amour et Parole) ne sont pas des qualités de Dieu, c'est l'être même de Dieu. Évidemment, le mot amour a été galvaudé, mais l'exégèse nous dira que le mot *agapè* qui est dans le langage biblique, est un mot qui n'est pas utilisé dans le grec classique. Vous le trouvez une fois chez Aristote mais à part ça, c'est un mot qui est propre

au Nouveau Testament. Et ça veut dire quoi ? Dieu est l'aimant, Dieu est la personne aimée et Dieu est l'amour. Et avec la Parole, c'est pareil. C'est Augustin qui vous fera le détail : Dieu est celui qui parle, celui auquel il est parlé et Dieu est la Parole. C'est d'ailleurs de là que vous déduisez tout une compréhension du Dieu-Trinité. C'est ce qui conduira l'Église à affirmer la Trinité. Et ces termes pour caractériser Dieu (le tout-puissant qui est en train de nous regarder, de noter les points ...), ce n'est pas le langage biblique, je suis désolé. Le langage biblique est d'un autre ordre.

Valérie Duval-Poujol. Est-ce que Donald Cobb est d'accord avec ça ? S'il a posé la question, c'est que sans doute il n'avait pas tout à fait ce point de vue ...

Donald Cobb. C'est une réflexion qui m'habite depuis un certain temps : nous recevons de nos traditions un certain nombre d'attributs qui sont censés décrire Dieu et qui effectivement correspondent à des catégories de pensée souvent grecques. Vous avez parlé de l'immuabilité par exemple. On pourrait parler de l'impassibilité aussi. Or, quand on regarde les Écritures, on voit qu'on est face à un Dieu qui est vivant, qui est agissant.

« Contrairement à ce qu'on dit, Dieu dans l'Écriture, ce n'est pas (et encore moins dans le Nouveau Testament) le tout-puissant, celui qui sait tout, celui qui est au-delà de tout, celui qui est immuable et toutes ces choses-là qui relèvent de la métaphysique »

« On a beau dire que Dieu est l'auteur des Écritures, on doit quand même expliquer l'extrême variété dans les styles, dans les genres littéraires, dans les énoncés, les affirmations qui sont faites. Et très clairement, même si on affirme l'inspiration des Écritures, on est confronté dès la première page à son caractère extrêmement humain. »



Quelque part ces attributs, disons *philosophiques*, se veulent peut-être des haies de protection mais ils risquent d'avoir pour effet de vider de son sens parfois ce que dit l'Écriture au sujet de Dieu. Maintenant, si on dit : voilà, Dieu est Parole, Dieu est amour, on est d'accord. Cependant Dieu est aussi le *pantocrator*. Et sauf erreur, l'Écriture ne parle pas textuellement du Dieu crucifié. La nuance est importante : Dieu est celui qui a relevé le Christ d'entre les morts et on a là, concrètement, une manifestation de sa puissance qui est aussi sa puissance d'amour. Il n'y a pas lieu de faire une opposition entre les différentes catégories.

Valérie Duval-Poujol. Une dernière réponse ?

André Birmelé. La question du Dieu qui souffre par amour pour les humains, du Dieu-qui-meurt ! Qui connaît la mort ... Si effectivement on me dit que dans la croix du Christ, il n'y a que l'humanité qui est morte, moi je ne suis absolument pas de cet avis. C'est bien dans la mort du Christ que Dieu lui-même dans son être connaît la mort. En tout cas, c'est le langage biblique que vous avez d'une manière générale et qu'on va souvent essayer d'occulter dans l'histoire. Mais le Dieu *pantocrator* ... Oui, à condition que vous y ajoutez qu'il peut changer d'avis, qu'il a la sagesse de vouloir savoir ce que nous avons à lui dire. Parce que sinon, je ne vois pas le sens de la prière. Et qu'il est en mesure de changer d'avis (Abraham et la destruction de Sodome et Gomorre). Vous pourriez continuer sur plein de choses ... Dieu est un Dieu vivant : c'est un Dieu d'amour et de parole. Moi, avec le *pantocrator*, je ne me retrouve pas du tout à l'aise.

Encore une chose qui est importante : toute parole de la Bible peut devenir Parole. Jean 3,16 (vous l'avez cité), ça peut devenir une idéologie idiote mais il y a des passages tout à fait étonnants. Moi j'aime bien 2 Timothée 4,13 où Paul dit : « *La prochaine fois que tu viens, ramène-moi le manteau et les parchemins que j'ai oublié à Troas* ». De prime abord, il est difficile de voir le moment où ça peut servir ... Je me suis dit que si j'étais amené à prêcher lors d'une assemblée générale de bibliothécaires, peut-être que je pourrais utiliser un texte de ce type ! Je n'ai pas de ciseaux me permettant de séparer les choses.

Donald Cobb parle de sa thèse et de celle écrite par Olivier Barrucand

Valérie Duval-Poujol. On va poursuivre. Maintenant, c'est Donald Cobb qui peut présenter en dix minutes maximum la thèse (de Donald et Olivier) que vous avez bien sûr tous lue.

Donald Cobb. Autant Olivier Barrucand que moi-même, nous avons été confrontés à des situations matérielles et chronologiques cette année qui ont été difficiles. On aurait bien voulu présenter une thèse commune mais le temps pour que cela se lie, pour que les discussions soient synthétisées, qu'il y ait réponse, réponse à la réponse ... a fait défaut. On s'est donc dit qu'il était

peut-être plus responsable de simplement présenter des choses de part et d'autre. Ceci dit, je suis heureux de voir qu'il y a des complémentarités. Je me sens en phase avec ce que dit mon binôme et j'ose espérer que mon binôme est assez en phase avec ce que j'ai écrit.

Pour ce qui est de ma partie, une question que je me suis posée au départ est évidemment celle de l'autorité. C'est la question qui nous a été posée mais c'est aussi celle des implications de l'autorité. Si on dit *autorité*, que cela implique-t-il pour celui ou celle qui est sous l'autorité ? J'ai repris simplement le *Petit Larousse* en disant que l'autorité se définit comme « *le droit ou le pouvoir de commander, de se faire obéir* ». Si on parle de l'autorité de l'Écriture en français, les mots ont un sens. C'est donc à partir de cette définition, standard quelque part, mais forte. Puis je ne me suis pas refusé à l'étymologie latine pour souligner que le mot latin *auctoritas*, qui donne notre mot *autorité*, est aussi en rapport avec *auctor*, l'auteur, celui qui est à l'origine. S'il y a bien un lieu, un domaine où la question de la paternité – excusez-moi ce langage patriarcal –, de l'origine, de l'*originateur* a un sens, c'est celui de l'Écriture.

Traditionnellement, on a aussitôt orienté cette autorité vers la question de l'inspiration. J'en parle dans le deuxième paragraphe : Dieu est l'auteur des Écritures, c'est lui qui les a inspirées. Et pour cette raison, ces Écritures font autorité. En même temps, si on réfléchit un tout petit peu, cette affirmation crée une vraie tension avec laquelle j'ai essayé de lutter dans toute la suite parce que on a beau dire que Dieu est l'auteur des Écritures, on doit quand même expliquer la variété étonnante dans les styles, dans les genres littéraires, dans les énoncés, dans les affirmations qui sont faites. Même si on affirme l'inspiration des Écritures, on est confronté dès la première page à son caractère irréductiblement humain. Donc, comment est-ce qu'on aborde cette question de l'autorité ? On peut essayer de définir l'autorité en s'en tenant à l'*extérieur*, en adoptant une position indifférente par rapport aux Écritures. C'est peut-être le propre de ce qui a été fait dans pas mal des thèses qui ont été présentées ici. Pour ma part, il m'a semblé nécessaire de dire que, pour comprendre l'autorité qui s'impose à partir des Écritures, il faut entrer dans cette Écriture pour recevoir ce qu'elle dit d'elle-même, comment elle se présente elle-même.

À ce niveau-là, j'ai souligné deux choses. Une chose qui est affirmée, de la première page à la dernière de l'Écriture, c'est cette notion de Dieu qui agit et se révèle au sein de l'histoire humaine. L'auteur – si on veut bien garder cette notion – de l'Écriture est un Dieu qui est présenté comme agissant, un Dieu qui se révèle, qui se fait connaître. On peut accepter cet énoncé ou pas, mais si on s'attache au contenu de l'Écriture, c'est indéniablement la présentation qui en est faite.

Deuxièmement, une chose qui ressort très fortement de l'Écriture, c'est que les auteurs ont la conviction d'être portés par Dieu, par l'Esprit pour faire connaître cette action de Dieu dans l'histoire. Mais aussi pour

l'expliquer, pour l'interpréter, pour en faire connaître les implications et le sens. Et de la sorte, si on parle de l'autorité de l'Écriture, cette autorité n'est pas liée simplement à une question d'inspiration, elle est encore liée au fait que ce livre prétend faire connaître le Dieu créateur, le Dieu de Jésus-Christ, et que les auteurs participent à cette révélation en *interprétant* cette action pour leurs auditeurs et leurs lecteurs ultérieurs.

Ceci dit, on reste quand même avec ce problème de la diversité et de la fragilité de l'Écriture qui a été soulignée au cours de ce week-end, fragilité qui se voit jusque dans la transmission matérielle du texte biblique. Comment peut-on articuler cette fragilité avec ce que la Bible dit – me semble-t-il ! – du Dieu puissant, du Dieu *pantocrator* ? Eh bien je pense que le rapprochement qui est souvent fait entre l'Écriture, Parole de Dieu et parole d'homme, et l'incarnation – Dieu fait homme, Dieu qui assume notre humanité – peut nous être utile, et ce à deux titres.

Premièrement, en s'incarnant en Jésus-Christ, Dieu nous confère une dignité, il confère une dignité à ce que nous avons de plus humain. On pourrait en dire autant de l'Écriture. Le fait de nous donner sa parole dans une parole fragile, c'est une façon de faire honneur à sa créature fragile.

Deuxièmement, en agissant de la sorte dans l'incarnation comme aussi dans cette parole fragile, Dieu se révèle comme celui qui n'est pas seulement fort mais qui est fort au sein même de l'humilité. Nous le voyons dans celui qui est le serviteur : Dieu se fait serviteur pour nous élever jusqu'à lui. Mais on le voit aussi dans le fait que la révélation écrite vient jusqu'à nous dans la fragilité, dans la faiblesse. Dieu montre par là un aspect de son être qui pour nous est illogique et déraisonnable parce que, en tant qu'êtres humains, on aimerait un Dieu qui ne soit que le Dieu élevé, le Dieu fort. Eh bien ce Dieu fort et élevé montre précisément que cette force n'est pas en contradiction avec son amour, avec son abaissement et avec son humilité. Et cela, on le voit dans l'Écriture aussi.

Puis évidemment, je reprends à mon compte l'importance de l'Esprit. L'autorité de l'Écriture est réelle en

raison des choses que je viens de dire ; mais pour nous la faire connaître, l'action de l'Esprit est essentielle ... pour nous donner des oreilles pour entendre.

Une dernière chose : il me paraît important de réfléchir à cette Écriture dans le cadre de la communauté. L'Écriture n'est pas seulement là pour me dire ce que je dois faire, elle est là pour nous inviter en tant qu'êtres humains, en tant que communauté, à entrer dans cette trame de l'histoire biblique, à la faire nôtre et à la prolonger en restant dans la même trajectoire. Là, je suis très influencé par le missiologue écossais Lesslie Newbigin qui parle d'habiter le texte biblique. Mais cela veut dire aussi épouser ses présupposés, épouser – avec intelligence bien sûr – ses exigences, épouser aussi ce rôle de serviteur que l'Écriture nous montre, nous laisser interpellé par elle, nous remettre en question par elle.

Discussion

Valérie Duval-Poujol. Merci. On va prendre le temps d'écouter les questions, commentaires ou contradictions de M. Birmelé.

André Birmelé. Moi, j'ai trois points en relisant votre affaire et en vous entendant maintenant.

Le premier, c'est qu'il faudra qu'on ait un débat sur l'inspiration. Je peux très bien partager tout ce que vous dites sur l'inspiration et cette insistance sur ce paragraphe ou sur ce verset unique de 2 Timothée 3,16. Que l'Écriture est inspirée, personne n'en doute et personne n'en a jamais douté. La question est de savoir : est-ce qu'il n'y a pas une inspiration qui est au delà de ce que dit ce passage de 2 Timothée 3,16 ? Et c'est là que je vous rejoins parce que *de facto*, vous le faites en parlant de la Révélation. Dieu se fait connaître, les auteurs sont portés par Dieu dans leur histoire. Ce n'est pas un téléphone direct qui dit aux auteurs : voilà ce que vous écrivez (c'est bien ça le problème d'une certaine compréhension de l'inspiration) mais c'est parce qu'il y a eu cette histoire du Dieu qui se fait connaître (et vous le dites très bien) qu'il y a des personnes qui finissent par écrire la chose. Et en fait, l'inspiration est l'événement qui intervient avant même qu'ils se mettent à écrire. Alors qu'ils soient inspirés quand ils écrivent, ça ne me dérange absolument pas et j'en suis même persuadé.

« Dieu se fait connaître, les auteurs sont portés par Dieu dans leur histoire. Ce n'est pas un téléphone direct qui dit aux auteurs : voilà ce que vous écrivez (c'est bien ça le problème d'une certaine compréhension de l'inspiration) mais c'est parce qu'il y a eu cette histoire du Dieu qui se fait connaître (et vous le dites très bien) qu'il y a des personnes qui finissent par écrire la chose. »



« Il me semble que ce qui fait justement l'autorité de l'Écriture est son inspiration. Mais c'est beaucoup plus que cela : c'est l'inspiration qui prend naissance dans un faisceau d'événements historiques qui sont révélés, rappelés, présentés, interprétés par des hommes inspirés. »



Mais je suis tout autant persuadé et j'espère que tout prédicateur aujourd'hui ne commence pas sa prédication sans avoir demandé au Saint Esprit de s'adresser à son auditoire à travers lui. C'est à dire qu'il y a là aussi une inspiration, une inspiration qui est beaucoup plus large. Moi, je voudrais simplement que vous fassiez le lien entre inspiration du texte biblique (qui est par moment un peu rétrécie) et cette inspiration qui n'est rien d'autre que de vivre au bénéfice de la Révélation. Je crois que vous le dites très bien.

L'autre affaire (c'est évidemment celle qu'on avait tout à l'heure) est mon point deux : toute la problématique du pouvoir. On ne va pas reprendre le Dieu *pantocrator*, je lis l'Évangile comme un Dieu qui précisément se déshabille de tout pouvoir de type métaphysique, qui fait un peu n'importe quoi. Le pouvoir de Dieu, ce n'est précisément pas ce type de pouvoir. Le pouvoir de Dieu, c'est de décider d'aimer les humains, de s'abaisser jusqu'à eux (Philippiens 2). Alors j'espère qu'on ne va pas discuter de la question de la divinité du Christ ! Mais le Christ qui se dépouille lui-même, obéissant jusqu'à la mort : voilà le pouvoir de Dieu ! Vous pouvez me dire que c'est simplement et juste le pouvoir de l'humain ... Mais si ce n'est que le pouvoir de l'humain, moi, l'Évangile m'intéresse de moins en moins. Alors que si ici, j'ai tout simplement l'expression même du pouvoir de Dieu qui s'abaisse ... je trouve ça phénoménal. Et je trouve surtout phénoménal qu'aujourd'hui, Dieu s'abaisse jusqu'à se servir de moi ! Il n'a que mes mains, il n'a que ma faiblesse, il n'a que mes limites dans ma pensée, mes mauvaises prédications ... Et il a décidé de se servir de ça pour être Dieu ! Je trouve qu'il y a un renversement des logiques de pouvoir et nous sommes beaucoup trop emprisonnés dans une notion de Dieu qui n'est précisément pas le Dieu qui entre en relation avec les personnes et qui est un Dieu quelque part au delà des nuages et qui de toute façon sait tout. Moi, le Dieu auquel j'adresse mes prières, eh-bien il ne sait pas tout ! Et il y a des théologiens comme Karl Barth dont on disait : Dieu l'a laissé vivre très longtemps parce qu'au bout de 24 tomes, il est curieux d'en apprendre encore davantage sur sa personne !

Donald Cobb. Dommage qu'il ait arrêté d'écrire avant la fin ! Tant pis pour Dieu ! ...

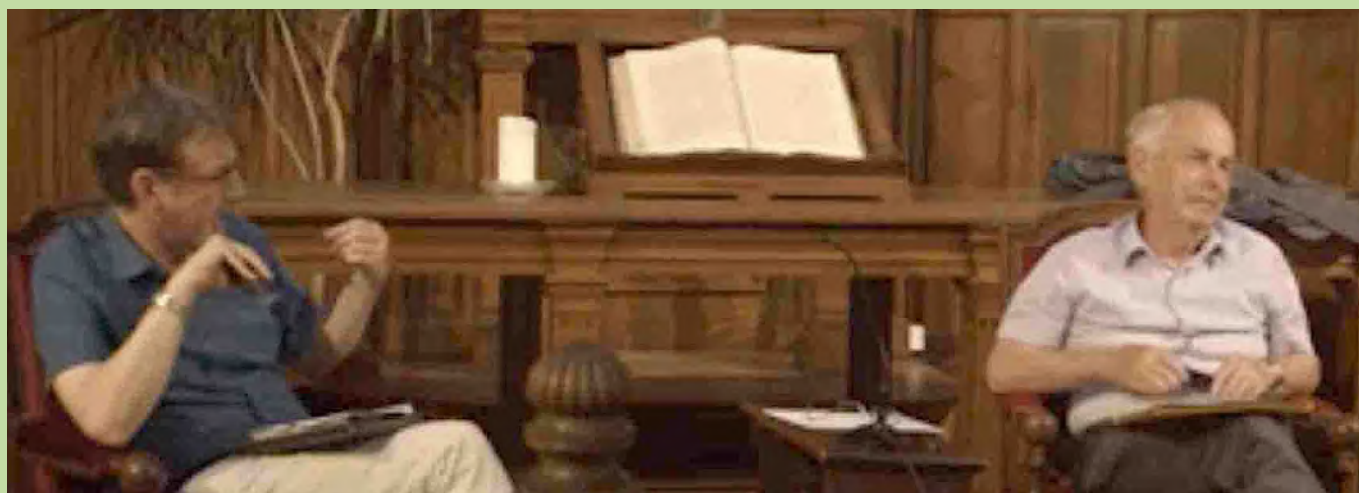
André Birmelé. Sinon, Dieu est une machine à paroles, vous mettez un jeton et ... Non ! C'est le Dieu *dia logos*.

Et puis la question que vous n'avez pas reprise ce matin dans votre présentation. Je trouve très important que vous distinguiez : il y a des paroles humaines et il y a des paroles divines ... Et j'aimerais bien que vous expliquiez un peu quels sont les critères qui vous permettent de distinguer ? Qu'est-ce qui relève de l'humain (si on peut dire ça) ou du divin ? Pour ma part (je l'ai dit tout à l'heure avec 2 Timothée 4), je n'ai pas de critère. Mais c'est une question majeure : qu'est-ce qui est contextuel dans la Bible et qu'est-ce qui n'est pas contextuel ? Vous voulez que je mette le feu à la maison ? ... Alors on va parler des versets qui parlent de l'homosexualité ... Vous savez pertinemment combien ça va faire du bruit parce que les uns diront : « Ça, c'est la Parole de Dieu avec un grand P ». Et les autres diront : « C'est très contextuel ». Vous voulez que je vous calme un peu le jeu ? Je trouve dans l'Ancien Testament l'invitation à la polygamie : c'est tout à fait courant d'Abraham jusqu'à Salomon ... Alors vous allez me dire que c'est contextuel. Pour ma part, je trouverais ça intéressant que ce soit une Parole avec un grand P (*rire*) ... Et maintenant vous pouvez continuer ! Où est le critère ? C'est la seule question qui se pose ! Que la Bible soit un livre paternaliste ... évidemment, c'est son époque, c'est son contexte ! De là à en faire une lecture exclusivement paternaliste, il y a un pas ! Mais il faut déshabiller, il faut contextualiser, c'est un des mots forts. Et quels sont nos outils, comment le faisons-nous ? Là, j'aimerais bien en savoir davantage de votre texte.

Donald Cobb. Merci pour ces retours. J'ai noté trois ou quatre choses, la première étant l'inspiration. Est-ce que la présentation de l'inspiration dans mes thèses est trop limitée ? Effectivement, j'ai mentionné 2 Timothée 3,16 comme passage-clé ...

Valérie Duval-Poujol. On l'attendait !

Donald Cobb. C'est l'incontournable ! ... Ceci dit, mon désir était justement d'aller plus loin. Et une chose qui me paraît importante quand on parle de l'Écriture est qu'on n'a pas simplement la version chrétienne du Coran. Le Coran qui, dans l'islam, est descendu à un



moment de l'histoire mais qui aurait pu descendre à n'importe quel autre moment : ça n'aurait rien changé. Au contraire, ce qui fait l'autorité de l'Écriture, c'est bien son inspiration. Mais c'est beaucoup plus que cela : c'est l'inspiration qui prend naissance dans un faisceau d'événements historiques qui sont révélation, et qui sont rappelés, présentés, interprétés par des hommes inspirés. Donc j'essaye au contraire d'élargir la question.

André Birmelé. Juste pour noter l'accord : c'est à dire que l'inspiration des auteurs voire l'inspiration des écrits est en fait une inspiration découlant d'une inspiration beaucoup plus profonde qui est le fait que Dieu se donne à connaître ? ...

Donald Cobb. Tout à fait ! Il y a pas de dictée ...

André Birmelé. Voilà : donc de ce fait, l'inspiration est le fait que cette révélation, ce Dieu qui se donne à connaître parvient par l'Esprit saint à nous.

Donald Cobb. Je ferais une distinction dans ses différents moments. Bien sûr que la mise par écrit participe à ce processus d'inspiration comme tout ce que l'Esprit faisait dans la vie de ces témoins en amont. J'ai cité le théologien néerlandais Herman Bavinck qui dit que l'Écriture « *souffle Dieu* ». C'est une belle façon de dire que l'Écriture continue à inspirer ses lecteurs. On est donc tout à fait en phase sur l'inspiration ultérieure, même si je distinguerais dans les niveaux et les degrés.

Après, deuxième chose, pour ce qui est du pouvoir divin : je ne sais pas si on est d'accord malgré les mots ou dans quelle mesure il y a une vraie différence. Pour se déshabiller de tout pouvoir, il faut avoir été habillé. Et j'avoue que pour moi, l'Écriture ne présente pas un Dieu qui est simplement en train de courir après les gens, comme il peut, ma foi, et d'essayer de ramasser les pots cassés ... un Dieu dont on pourrait dire : « *Eh-bien Dieu, comme on dit : 'peut mieux faire' !* ». Non, ce Dieu-là n'est pas le Dieu que je vois dans l'Écriture. Que ce Dieu qui peut créer par sa seule parole – et on est en plein anthropomorphisme – se déshabille de quelque chose qu'il a, là on est tout à fait d'accord. J'aime beaucoup la façon dont Calvin dans son Catéchisme, en arrivant dans le symbole des apôtres au « *père tout puissant* »,

dit : il ne faut pas imaginer la toute-puissance comme un pouvoir qui serait à la disposition de Dieu. Au contraire, l'Écriture nous montre cette toute-puissance comme Dieu qui a « *la main à la tâche* », Dieu qui agit pour retourner les situations, pour ramener son fils d'entre les morts. Et là, pour moi, ce n'est pas incompatible avec ce Dieu qui se déshabille en quelque sorte, qui se fait serviteur. Mais pour que nous reconnaissons l'humilité de Dieu, on doit aussi voir de quoi il se déshabille.

Par rapport à la question : quels critères pour distinguer entre Parole de Dieu et parole d'homme ? Eh bien je n'en ai pas et je ne fais pas de séparation entre les deux, même si on peut distinguer les deux choses. Mais je crois qu'on en est tous à la même enseigne : tous à un titre ou à un autre, nous croyons que cette Parole a, pour le moins, une fonction interpellatrice qui nous remet en question, qui nous appelle à un changement. La Parole a cette pertinence mais elle a aussi été donnée dans un cadre historique, comme vous l'avez dit, qui n'est pas le nôtre. Ce n'est pas pour dire que c'était moins avancé ! D'ailleurs il faut refuser cet orgueil qui consiste à dire que, puisque nous sommes au 21^e siècle, nous sommes forcément plus avancés que les hommes des temps bibliques. Il nous faut aussi avoir cette humilité. Mais évidemment, on voit comment cette parole est entrée dans la situation patriarcale d'Abraham. Et comment cette parole a cheminé avec Abraham dans sa situation, dans ses infidélités. L'exégèse, l'herméneutique, tout cela est justement là pour nous aider à comprendre comment rester dans cette même trajectoire, quand bien même il y a des choses qui tout en étant autant Parole de Dieu aujourd'hui qu'il y a 2 000 ans ou 3 000 ans, ne s'appliquent pas à nous de la même façon. Je crois que c'est notre problème commun, aux uns autant qu'aux autres.

André Birmelé. Oui mais reste le problème : qu'est-ce qui est contextuel, qu'est-ce qui ne l'est pas ?

Donald Cobb. Tout à fait. Et là nous sommes d'accord ! (rires)

Valérie Duval-Poujol. Et dans ce que Donald Cobb a partagé, il y avait d'autres choses sur lesquelles vous vouliez sa réponse ... votre réponse à sa réponse ?

« Mais moi, je ne vous dirai jamais au terme d'une prédication, comme je ne le dirai jamais du Christ : « Tiens, ça, c'était la parole humaine et ça, c'est la parole divine » ... Je n'en sais rien ! La seule chose que j'ai à faire au terme d'une prédication, c'est de me taire, de remercier l'Esprit saint et de demander que maintenant il fasse son travail alors que moi je me repose et je bois ma bière ! »



« Le Christ qui dit : « Vous m'appelez maître et seigneur et vous faites bien car je le suis ». Et qui dans le même temps s'abaisse et lave les pieds de ses disciples. En ce sens-là, oui, je crois que l'abaissement des Écritures nous montre quelque chose de l'abaissement volontaire de Dieu pour nous élever jusqu'à lui. »



André Birmelé. Je trouve qu'il faut ouvrir le débat. Mais je pense qu'entre nous, on a à peu près clarifié les points ! (rires)

Valérie Duval-Poujol. Merci ! Alors on a parlé de billet doux, on a parlé de Dieu qui souffle, on a parlé de Luther et Calvin mais pas forcément seulement Strasbourg qui parle de Luther et Aix qui parle de Calvin ... On a vraiment été dans l'échange. J'ai une question pour vous. Ça fait plusieurs fois dans les thèses qu'on évoque l'analogie : la Bible Parole de Dieu, parole humaine et Jésus-Christ pleinement Dieu et pleinement humain. C'est une analogie que Donald a repris mais qui était là déjà hier. Alors M. Birmelé, est-ce que vous trouvez que c'est une analogie opérante ou est-ce qu'elle a des limites ? Et Donald, est-ce que c'est une analogie que tu as utilisé avant d'en voir aussi des limites ? Parce que cette analogie a été reprise plusieurs fois.

André Birmelé. C'est en fait l'analogie entre Christ et de l'autre côté, parole humaine et Parole de Dieu ... (silence) Je vais reprendre la notion que nous avons tout à l'heure dans la musique. Vous avez entendu tout le temps le mot *mystère*. Et vous savez que le *mysterion* grec du Nouveau Testament a été traduit par Jérôme dans la Vulgate par le mot *sacramentum*, *sacrement*. Si j'utilise le mot *sacrement*, là aussi il va y avoir énormément de réactions parce que : « Je ne veux surtout pas ! », etc. Mais gardons le mot *mystère*. Vous avez la même affirmation sur le Christ qui est un mystère, c'est le mystère de l'incarnation. Ce sont en fait les choix du concile de Chalcédoine : vrai Dieu, vrai homme, etc. Et vous ne pouvez jamais distinguer définitivement : « Ah tiens, là il a agi comme humain, là il a agi comme divin ... ». C'est une donnée qui est fondamentale sans que vous puissiez séparer ou distinguer les choses. Il se passe la même chose avec la Parole avec un grand P et la parole témoignage humain. Je viens d'introduire le mot de *sacramentum*, oubliez-le, prenez le mot *mystère*. Vous avez lu la manière dont j'ai abordé la question : Comment est-ce que nous traitons l'Écriture ou comment est-ce que nous parlons de l'Écriture ? D'abord une prière d'épîclèse puis la lecture du texte biblique puis une anamnèse puis un moment de confession de foi et un moment d'action de grâce ... Chers amis, c'est exactement la démarche de toute célébration sacramentelle en monde luthérien, réformé ou autre. Nous ne faisons absolument pas autre chose, nous disons simplement

qu'il y a d'autres éléments créationnels par lesquels Dieu se donne. Et ça commencera par une épîclèse et puis une lecture du texte et il y aura une anamnèse ... En ce sens, vous vous retrouvez avec saint Augustin, avec Luther et avec Calvin : ils parleront du Christ qui est en fait le mystère, c'est à dire le *sacramentum* et qui advient ici, aujourd'hui, maintenant sous des célébrations que nous appelons des mystères sans que nous puissions distinguer les choses. Mais moi, je ne vous dirai jamais au terme d'une prédication, comme je ne le dirai jamais du Christ : « Tiens, ça, c'était la parole humaine et ça, c'est la parole divine » ... Je n'en sais rien ! La seule chose que j'ai à faire au terme d'une prédication, c'est de me taire, de remercier l'Esprit saint et de demander que maintenant il fasse son travail alors que moi je me repose et je bois ma bière !

Valérie Duval-Poujol. Donald, sur cette analogie ?

Donald Cobb. Effectivement, le mot qui convient est bien *analogie*. Et qui dit *analogie* dit qu'il y a des correspondances mais aussi des limitations à ces correspondances. C'est intéressant : en commençant ces thèses, je n'avais pas l'intention d'en parler, ce n'était pas dans mon canevas de départ. Mais plus je réfléchissais à cette fragilité de la Parole, comme j'ai dit dans les thèses, plus ce rapprochement me paraissait opportun mais encore normal et peut-être même obligé. C'est quelque chose qui a été dit dans d'autres thèses : en parlant de l'Écriture, on n'est pas si éloigné de l'incarnation. Certes, comme toute analogie, il y a un moment où on doit s'arrêter de pousser la comparaison. Mais je verrais une véritable analogie entre les deux. Ce n'est pas simplement une astuce de prédicateur pour se tirer de l'embarras. Je crois que cela traduit – et c'est peut-être l'élément le plus essentiel – l'humilité du Dieu *pantocrator*. Le Christ qui dit : « Vous m'appelez maître et seigneur et vous faites bien car je le suis » ... et qui dans le même temps s'abaisse et lave les pieds de ses disciples. En ce sens-là, oui, je crois que l'abaissement des Écritures nous montre quelque chose de l'abaissement volontaire de Dieu pour nous élever jusqu'à lui.

Prochain numéro : les thèses et le débat entre Christophe Singer, Pascale Renaud-Grosbras (IPT Montpellier), Jean-René Moret et Monique Cuanj (HET-Pro).

